

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ANONCEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
: : : six mois, 14 : :
: : : un an, 25 : : }

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, c MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 10 Janvier 1867.

BULLETIN.

Les préoccupations politiques de l'extérieur ne sont pas telles que l'opinion publique ait oublié de projet de réorganisation de notre armée que les chambres vont être bientôt appelées à examiner. On croit généralement que, d'après les indications de l'Empereur, le Conseil d'Etat a profondément modifié ce projet. Le droit pour le gouvernement d'armer la réserve par un simple décret avait déjà été abandonné ; il serait question aujourd'hui de renoncer à la fixation définitive du contingent de 100,000 hommes, et conséquemment de laisser au Corps Législatif la détermination du chiffre jugé nécessaire chaque année. Il ne resterait en quelque sorte du projet primitif que l'établissement d'une réserve plus considérable, plus intimement liée à l'armée, et l'organisation d'une garde nationale mobile, avec une diminution d'une année sur l'adurée du service actif.

L'événement du jour est la mise en accusation, votée par la chambre des représentants, du président de la république fédérale. Dans son laconisme, le télégramme se borne à signaler la résolution parlementaire, prise par 108 voix contre 38, à la suite, paraît-il, d'un veto contre l'accusation des nègres au suffrage politique.

Attendons, pour les apprécier, les considérants de cet arrêt. La passion semble y avoir plus de part que la justice. Dans tous les cas, c'est un douloureux spectacle, on en conviendra, que cette espèce de mise hors la loi du chef du gouvernement par un certain nombre de députés, aujourd'hui en majorité, demain peut-être en minorité, ou même déchu du mandat parlementaire.

Les républiques, dit-on, vivent de défiance. Elle en meurent aussi.

Chose étrange, toutes les puissances en Europe regardent anxieusement vers l'Orient, et chacune cache avec soin ses préoccupations. La Gazette officielle de

Vienne nie que le cabinet autrichien ait fait une proposition aux puissances signataires du traité de Paris, relativement aux affaires d'Orient, et que le gouvernement de S.M. François-Joseph ait en vue le partage de l'empire turc. Il s'est agi seulement, dit ce journal, d'une dépêche confidentielle au prince de Metternich pour amener une entente entre Vienne et Paris et appuyer auprès de la Porte les réclamations de la population chrétienne.

Une grande incertitude continue d'envelopper la situation de l'empire turc. L'insurrection de Candie paraît cependant ne plus inspirer les mêmes inquiétudes. D'après une correspondance de Constantinople, le Divan songerait à d'importantes réformes. Il aurait même renoncé à ses projets d'armement.

Le même correspondant, parlant des affaires de Crète, dit que le vice-roi d'Egypte va rappeler les 10,000 hommes de troupes qu'il a envoyés sur les lieux pour coopérer avec l'armée ottomane à la pacification de la révolte. Cette mesure serait motivée par l'accueil peu amical qu'auraient, reçu ses avis touchant la conduite à tenir vis-à-vis des Crétois. Il est bien à souhaiter que la Sublime Porte écoute les conseils de ses vrais amis. C'est peut-être le seul moyen d'éviter des complications redoutables.

Nous avons déjà fait remarquer les changements survenus dans la politique internationale des Etats-Unis; nous en trouvons dans le télégramme suivant une preuve nouvelle de l'immixtion du gouvernement de Washington dans les affaires européennes. « La Turquie a décidé l'établissement à New-York, d'une légation permanente. » Il est assez probable que le sultan n'eût pas songé à cette mesure, surtout en ce moment, s'il n'en eût été sollicité.

Les élections parlementaires auront lieu le 10 mars en Espagne. L'agitation est vive sur tous les points du pays, mais nulle part l'ordre n'est troublé ni menacé de l'être. Les populations, entrant dans les

idées du manifeste Narvaez, semblent reconnaître que « le moment est venu où il faut que les Espagnols soient gouvernés suivant l'esprit de leur histoire et la nature des sentiments qui constituent leur génie national. » Ce sont là des phrases, attendons les actes.

Des désordres assez graves ont eu lieu ces jours-ci, sur divers points de l'Italie, par suite de l'augmentation des taxes d'octroi. A Santa-Margherita la populace s'est portée sur la mairie et a tenté d'en enfoncer les portes. On a dû y envoyer des troupes, et des arrestations y ont été opérées. Le calme est rétabli.

On a par le paquebot le Panama, de la compagnie transatlantique, mouillé sur rade à Saint-Nazaire le 8 janvier, des nouvelles de la Vera-Cruz allant jusqu'au 14 décembre. La situation du pays n'avait pas éprouvé de changement considérable. L'Empereur Maximilien persistait dans sa résolution de rester sur le trône. Il y avait de fréquentes rencontres entre les impérialistes et les dissidents, ceux-ci l'emportant presque toujours, mais sans en tirer de grands avantages. Les troupes françaises continuaient leur concentration en vue d'un prochain rapatriement. La Florida, steamer de transport arrivé à la Vera-Cruz, le 9 décembre, allait recevoir à son bord 900 hommes du corps expéditionnaire pour les ramener en France.

Nous avions raison de contredire les nouvelles, mises si complaisamment en circulation par la presse anglaise, d'un échec éprouvé par notre expédition de Corée. Le *Moniteur* publie des dépêches du contre-amiral Roze d'où il ressort que la prétendue défaite relevée par nos amis d'Outre-Manche, se réduit à trois hommes tués dans une embuscade où s'était aventurée une de nos canonnières, la *Guerrière*.

Cet incident a pas même retardé le châtement sévère infligé au souverain de Corée. Le palais et les principaux établissements publics de Kang-Hoa ont été complètement détruits. Un nombre consi-

dérable de pièces d'artillerie, de fusils, de munitions de guerre, plus une caisse de lingots d'argent sont en notre pouvoir. Enfin, ce qui vaut mieux, du moins au point de vue de la science, l'amiral Roze a expédié à Shanghai beaucoup de manuscrits et d'objets précieux qui serviront à enrichir nos musées.

On mande de Cochinchine qu'une expédition est partie pour aller châtier les populations de trois provinces voisines qui inquiètent notre colonie.

J. REBOUX.

REVUE DES JOURNAUX

Nous lisons dans le bulletin politique hebdomadaire du *Moniteur* du soir :

« La presse européenne est unanime pour constater l'impression favorable produite par les paroles d'apaisement et de concorde de l'Empereur adressées au Corps diplomatique. L'influence pacifique exercée par le gouvernement français est un gage de sécurité générale, et les peuples comme les souverains font des vœux sincères pour que, suivant le désir exprimé par Sa Majesté, l'Exposition universelle contribue à calmer les passions et à rapprocher les intérêts. »

Le même journal ajoute :

« La situation des Etats Romains continue à être satisfaisante. La population vit partout en bonne intelligence avec les garnisons pontificales et le Pape remplit avec son activité habituelle ses devoirs de souverain et de chef de l'Eglise. »

« Sa Sainteté a reçu M. Tonello, à l'occasion des fêtes de Noël, et en témoignant une grande bienveillance à l'envoyé du roi d'Italie, Pie IX a parlé de la satisfaction qu'il trouverait dans une entente religieuse entre les cours de Rome et de Florence. Les dispositions conciliantes apportées de part et d'autre dans la négociation doivent en assurer le succès. S'attachant aux résultats pratiques plutôt qu'aux divergences de théorie, et s'abstenant d'entrer dans des discussions de principes, qui, en provoquant de mutuelles susceptibilités, auraient inutilement envenimé le débat, le cardinal Antonelli et M. Tonello n'ont poursuivi d'autre but que d'aplanir les difficultés. L'accord est déjà intervenu sur la plupart des points en litige, et il ne reste plus à régler que des

questions de forme sur lesquelles on peut espérer que l'on s'entendra prochainement. »

Voici comment le journal *La France* termine un judicieux article au sujet de l'insurrection crétoise et des affaires de Turquie.

« Ce que tous les hommes sages doivent désirer c'est que la question d'Orient se dénoue, à son heure, lentement, progressivement, sans être précipitée et peut-être compromise par des impatiences irréflicibles. Il y a déjà en Orient des solutions partielles qui en appellent d'autres et qui sont comme les étapes de la régénération de cette partie du monde. Nous avons vu tour à tour la Grèce affranchie, l'Egypte érigée en vice-royauté, les provinces roumaines constituées dans leur indépendance réelle sous une suzeraineté nominale, la Serbie détachée ou peu s'en faut des liens qui l'unissaient à l'Empire Ottoman, et enfin le Liban soumis à un régime particulier qui, sans être encore l'autonomie complète, n'est déjà plus la sujétion. »

« Pourquoi l'Europe chrétienne et civilisée ne favoriserait-elle pas, en Orient, le développement de ces franchises qui seraient un acheminement progressif vers l'indépendance? Sous ce régime de transition, les populations chrétiennes se relèveraient de l'abaissement moral qu'elles ont subi; elles se prépareraient à la liberté civile et politique; elles se rendraient dignes d'un gouvernement national qui ne serait que la possession d'elles-mêmes. »

Les conférences du Père Hyacinthe à Notre-Dame sont l'objet d'appréciations fort diverses, non point en ce qui regarde le talent de l'orateur, que tout le monde admire, mais pour ce qui est de ses sentiments, de ses doctrines et, s'il faut tout dire, de sa philosophie. Un journal de Paris prend en ces termes qui nous agréent comme catholiques et comme libéraux, la défense de l'illustre prédicateur :

« Le Père Hyacinthe est catholique, et il est français et libéral. Il est de son temps et de son pays. Toutes les émotions qui agitent les âmes au dix-neuvième siècle, il les éprouve; toutes les espérances que peut former le patriotisme, il les partage; toutes les améliorations, tous les progrès que peut et doit réaliser la civilisation moderne, il les appelle. Mais dominant de toute la hauteur de la vérité éternelle les fluctuations inévitables et les tâtonnements de l'esprit humain, il montre que les grands principes de notre ordre social ont leurs racines et leur base dans

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 11 JANVIER 1867.

— 30 —

LE DÉMON DU JEU

— IX —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 9 janvier.)

Assis au milieu d'un profond silence, il dirigea son regard fixe vers le coin le plus éloigné de la chambre et sembla demander à l'espace ce qu'il lui fallait faire. Des expressions diverses de chagrin, d'angoisse et de rage contractaient tout à tour ses traits. Il luttait avec désespoir contre la nécessité du meurtre, et poussait de temps en temps une plainte inintelligible ou se répandait en paroles amères contre le sort; mais il avait beau torturer son cerveau, pas un rayon de lumière n'éclairait son doute, et l'impitoyable : *Il le faut!* se retrouvait toujours ironiquement devant lui.

Son regard tomba par hasard sur les deux bouteilles, qui n'étaient pas loin de la table, sur la table. Il les contempla d'abord avec indifférence; mais bientôt elles semblèrent lui dire quelque chose, car il apparut une sorte de joyeux sourire

sur ses lèvres et il fit de la tête un signe d'approbation.

Tout à coup, comme s'il eût pris une résolution importante, il saisit une des bouteilles, la déboucha et la but jusqu'à ce que la respiration lui manquât. Puis il reprit haleine un instant et vida la bouteille jusqu'au fond.

Le regard fixé sur le sol, et dans une immobilité complète, Julio semblait mesurer l'influence que le vin exerçait sur son esprit. Il resta longtemps ainsi assis en silence.

Lorsqu'il releva la tête et prit l'autre bouteille, une vive rougeur colorait ses joues et ses yeux brillaient d'un étrange éclat.

A peine avait-il avalé la plus grande moitié de la seconde bouteille, qu'il tira son couteau de sa gaine, prit la lampe sur la table et se dirigea vers la porte de la cave, en murmurant à part lui :

— Maintenant, le courage ne me manquera pas! Plus de paroles: un seul coup, et ce sera fini! Il faut que je le frappe par derrière, sa poitrine est protégée par une cuirasse...

Il descendit en toute hâte les escaliers traversa en courant le couloir souterrain, et ouvrit la porte de la cave. Sans parler, il posa la lampe à terre, et, levant son couteau d'un air menaçant, il marcha droit au pauvre Geronimo, qui tendait les mains vers lui en gémissant comme s'il voulait détourner le meurtrier.

Lorsqu'il fut à deux pas de sa victime, un cri de surprise échappa à Julio, et il s'arrêta tout à coup comme s'il était frappé d'immobilité.

Il fixait un regard interrogateur sur un objet que Geronimo tenait à la main et

qu'il lui tendait, comme s'il croyait que cet objet pût le protéger contre le coup mortel.

C'était une médaille plate en cuivre, au centre de laquelle se trouvait une croix et d'autres emblèmes, et qui était attachée à une mince chaîne d'acier, que tenait la main du gentilhomme.

Julio, oubliant ce qu'il était venu faire, s'élança, saisit l'étrange médaille, la porta sous ses yeux, la tourna et la retourna, et s'écria enfin avec stupéfaction :

— Ciel! cette amulette dans vos mains! Qu'est-ce que cela signifie, signor? D'où tenez-vous cela?

Geronimo était encore trop ému par l'attente de la mort pour pouvoir répondre; il s'efforça de reprendre haleine et parut lutter contre une défaillance imminente.

— Dites, dites, d'où vous vient cette amulette? de qui la tenez-vous?

— En Afrique... d'une femme aveugle, balbutia le jeune homme d'une voix presque inintelligible.

— En Afrique? Quel était le nom de cette femme? s'écria Julio frémissant d'impatience.

— Mostajo... Theresa Mostajo!

Ce nom frappa Julio d'une profonde émotion. Il porta les mains à son front et s'écria :

— Theresa Mostajo! c'est le libérateur de ma pauvre mère aveugle!

— Ainsi tu me laisserais la vie? demanda Geronimo en soupirant. Il y aurait encore de l'espoir? Cette fosse béante ne se refermera pas sur moi? O merci, merci, Dieu de miséricorde, qui avez exaucé ma prière!

Mais Julio, sans prendre garde aux paroles du jeune homme, avait les yeux fixés sur l'amulette et disait tout pensif :

— Cette amulette fait repaître à mes yeux le village natal : je vois mon père mort, ma mère, ma jeunesse, mes amis... je me vois moi-même tel que j'étais avant que la débauche me conduisit dans le chemin du vice et du péché. Mon grand-père a rapporté ce talisman de Jérusalem; il a protégé mon père dans beaucoup de dangers, il a sauvé ma mère d'une mort violente... Et vous, signor! c'était donc l'amulette qui a empêché le poignard de mon maître de vous percer la poitrine? Etrange et mystérieuse puissance, qui se place menaçante entre la victime et son bourreau!

En disant ces mots, il s'était approché du gentilhomme pour lui rendre l'amulette. Celui-ci embrassa ses genoux et s'écria d'une voix supplante :

— Julio, ne me laissez pas dans ce doute terrible! Dis que tu ne mueras pas. Laisse trouver grâce à tes pieds à l'homme dont le nom est béni par ta mère aveugle!

— Calmez-vous, signor! répondit Julio. Soyez sans crainte pour votre vie : plutôt que de verser une goutte de votre sang, je porterais ma tête au bailli en expiation de ma coupable vie... Ma raison s'égare, il fait nuit dans mon cerveau; laissez-moi réfléchir un peu; je verrai peut-être peut-être clair dans l'énigme de votre situation; mais je vous en prie, ne me troublez pas.

Il fit quelques pas en arrière, et, la tête dans les mains, il se laissa tomber sur le bloc de bois qui auparavant lui avait servi de siège. Il y resta très longtemps à son-

ger sans que le moindre geste ni le moindre mot vint trahir les émotions qui agitaient son âme.

Pourtant, quelques instants, Geronimo avait fixé sur lui un regard plein d'une bienheureuse attente; mais le visage du gentilhomme finit par s'obscurcir d'un nuage de tristesse mêlée de surprise; il lui semblait que Julio avait fermé les yeux et s'était endormi. Mais il se trompait, car Julio finit par ouvrir les yeux, se leva et dit :

— Maintenant, j'y vois un peu clair; je veux vous sauver, signor; mais il est inutile que pour cela j'accroche à la potence. Il faudra que vous soyez patiente jusqu'à demain. Il faut être neuf heures du soir maintenant. C'est un peu long, je le vois. Quoi qu'il en soit, il faut vous soumettre à la condition, elle est nécessaire à la conservation de ma vie; demain, au point du jour, je suis de la ville et du pays. Au moment de mon départ, je vous conduirai hors de cette cave et vous donnerai la liberté. Non, non, n'esseyez pas de me faire changer de résolution; le doute pourrait me remettre le couteau à la main! Laissez-moi partir maintenant, signor, et attendez tranquillement votre délivrance...

Geronimo joignit les mains et murmura d'une voix tremblante :

— Oh! merci! merci! je prierai Dieu toute ma vie pour qu'il te prenne en grâce comme tu as eu pitié de moi. Je voudrais encore implorer une faveur, un bienfait de ta bonté; mais je n'ose...

— Parlez, signor; que désirez-vous?

— Il y a déjà longtemps que je suis sorti de mon sommeil de mort dans cette sombre tombe : des jours, des semaines,